

Jun IKEDA

LA CULTURE LITTÉRAIRE
DANS
*À LA RECHERCHE
DU TEMPS PERDU*

Madame de Sévigné, Saint-Simon,
Hugo et Balzac



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2025

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

Le sujet principal d'*À la recherche du temps perdu* est la littérature, et les liens que celle-ci entretient avec la mémoire et le temps. Son narrateur se voue à l'art littéraire et finit par devenir romancier, après de multiples rencontres avec des gens qui, chacun à leur manière, parlent de littérature. Le texte lui-même comporte d'innombrables citations et allusions littéraires.

Faire de la littérature le sujet d'un roman n'est pas novateur. On peut même y voir l'un des thèmes classiques du genre. *Don Quichotte*, tenu pour «l'origine du roman moderne», est l'histoire d'un homme obsédé par sa lecture des romans de chevalerie. Citons aussi *Gargantua et Pantagruel* de Rabelais, la *Divine comédie* de Dante, *Madame Bovary* de Flaubert, *Ulysse* de Joyce, *Lolita* de Nabokov – œuvres appartenant à différentes époques et adoptant des formes variées.

Cette pratique littéraire existait également en Asie. L'une des œuvres littéraires les plus connues du Japon, *Notes de chevet* de Sei Shōnagon (vers l'an 1000), souligne la passion des gens de cour impériale pour les poèmes antiques. La connaissance et les citations de ces textes anciens, s'appuyant sur une solide érudition, faisaient partie de l'art de vivre de l'époque, autant pour la composition de nouveaux poèmes que pour l'échange d'allusions plus ou moins cryptées à ce corpus, qui marquaient l'appartenance au milieu de la noblesse.

Un roman de la même époque, *Le Dit du Genji*, de Murasaki Shikibu, met en scène des conversations truffées de citations littéraires, reflétant les formes de communication raffinées de la haute société. Toutefois, le roman de Murasaki Shikibu est loin d'être une description naïve de l'âge d'or du Japon classique: Ukifune, l'héroïne du cinquante-et-unième chapitre, finit par tenter de se suicider afin d'échapper à un triangle amoureux. Ce drame possède une valeur non seulement sentimentale mais culturelle: bien que fille d'un prince, elle est tenue à l'écart de la cour impériale, ce qui ne lui permet pas d'acquérir les connaissances

littéraires suffisantes. De fait, personne ne cite de vers classiques en conversant avec elle. Bien que dotée d'une beauté remarquable et courtisée par deux princes, elle n'est pas acceptée dans la société aristocratique de Kyōto¹.

Dans *À la recherche du temps perdu* également, la cruauté se manifeste constamment, et son symptôme le plus vif est la souffrance même du héros. Cette œuvre est certes, de prime abord, un roman de formation dont le thème est la littérature, et qui se conclut par une splendide épiphanie lorsque la résurrection du passé coïncide avec la réalisation de la vocation du narrateur. Les nombreux passages évoquant les déceptions et les désillusions du héros ne nous émeuvent pas moins.

Les commentateurs eux-mêmes expriment ce sentiment. Ainsi, Georges Bataille se demande si «l'absence de satisfaction n'est [...] pas plus profonde que le sentiment de triomphe de la fin de l'œuvre².» Roland Barthes reconnaît également l'importance de l'«impuissance» littéraire ressentie par le narrateur³. Ce sentiment affleure constamment à la lecture du livre : aussi peut-on reformuler le résumé d'*À la recherche du temps perdu* par Gérard Genette, «Marcel devient écrivain⁴» en «Marcel s'attarde sur des inquiétudes pour son avenir avant de finir par devenir écrivain».

Par ailleurs, Genette schématise la structure du règne de l'impuissance. Il écrit que si le «vrai moi» ne peut vivre qu'«en dehors du temps», c'est que l'éternité est le seul «milieu» où il puisse «jouir de l'essence des choses⁵.» Ce que le héros poursuit en réalité, quand il avoue son désir de devenir écrivain, est donc moins l'éventuel succès d'une carrière de romancier que l'aboutissement et l'épanouissement au monde idéal et métaphysique.

Enfant, le narrateur se fait cette réflexion lors d'une conversation avec le personnage de Norpois : «Jusqu'ici je m'étais seulement rendu compte que je n'avais pas le don d'écrire ; maintenant M. de Norpois m'en ôtait

¹ Yuko Ito, «Divers aspects de la citation de poème dans *Le Dit du Genji*», *Recherches sur le Dit du Genji*, n° 12, Kazamashobo, Tokyo, 1987, p. 31-67 [en japonais], cité dans Saiichi Maruya, *Sode no botan*, Asahi Shinbun Publications, Tokyo, 2011, p. 159 [en japonais].

² Georges Bataille, «La somme athéologique 2», *Œuvres complètes*, t. V, Gallimard, 1973, p. 168.

³ Roland Barthes, «Proust et les noms», *Le Degré zéro de l'écriture*, Éditions du Seuil, 1953 et 1972, p. 118.

⁴ Gérard Genette, *Figures III*, Éditions du Seuil, 1972, p. 75.

⁵ *Id.*, «Proust palimpseste», *Figures I*, Éditions du Seuil, 1966, p. 40.

même le désir⁶.» Cependant, des doutes plus graves et plus profonds l'âtreindront plus tard :

Le premier, c'était que (alors que chaque jour je me considérais comme sur le seuil de ma vie encore intacte et qui ne débiterait que le lendemain matin) mon existence était déjà commencée, bien plus, que ce qui en allait suivre ne serait pas très différent de ce qui avait précédé. Le second soupçon, qui n'était à vrai dire qu'une autre forme du premier, c'est que je n'étais pas situé en dehors du Temps, mais soumis à ses lois [...].⁷

Dans ce passage où le héros prend conscience de la *romantische Ironie*, telle que théorisée par les critiques et philosophes allemands comme Wilhelm et Friedrich von Schlegel au XIX^e siècle, l'auteur use de la métaphore du « seuil », qu'il conjugue à l'expression « en dehors du Temps », plus explicitement métaphysique. L'expression de ces soupçons met en évidence la division ontologique entre la vie et l'acte d'écrire. Seul l'écrivain est supposé évoluer dans cet au-delà absolu. Dans un passage ultérieur, on remarque ce soupir : « Certain que le surlendemain j'aurais déjà écrit quelques pages, je ne disais plus un seul mot à mes parents de ma décision. [...] Malheureusement le lendemain n'était pas cette journée extérieure et vaste que j'avais attendue dans la fièvre⁸. » Il est dès lors clair que la procrastination proustienne témoigne d'un désir pour l'« extérieur » existentiel.

Ce désir de réalisation métaphysique ne constitue pas, dans sa nature abstraite, l'originalité du caractère du héros de la *Recherche*. Le sujet de la quête d'un au-delà est commun à de nombreux écrivains, même en se limitant aux contemporains de Proust – notamment les romantiques et les symbolistes.

Le fait important est que ce désir potentiellement universel se cristallise dans la volonté de « devenir écrivain ». Vu de l'« ici-bas », qui étend son territoire jour après jour, ce monde idéal prend la forme du Royaume des Lettres. En pénétrant chez Swann, le héros assimile l'appartement de cet homme qu'il vénère au château de Versailles, à l'univers kantien ou encore à un sanctuaire asiatique à la façon de Rembrandt⁹. Ce passage témoigne à la fois de la richesse de son imagination et de sa méconnaissance des codes littéraires, dont les parangons sont les frères Goncourt.

⁶ *RTP*, I, p. 444.

⁷ *Ibid.*, p. 473.

⁸ *Ibid.*, p. 569-570.

⁹ *Ibid.*, p. 494-497.